
LES MEDAGANAT

(Suite. — Voir les Nos 175, 176 et 178)

V

1877

Séjour au Gourara. — Razzia sur les Azdjer. —
Départ pour Hahea.

A la fin de janvier, les Medaganat se dispersèrent dans les dunes du Tinerkouk et de l'oued Mguiden où ils passèrent tout le printemps, chassant çà et là ou se rendant en caravanes au Touat, au Gourara, à El-Goléa pour vendre le produit de leur chasse et faire quelques transports au compte des gens du pays. Puis, vint la récolte du *loul* qui est particulièrement abondant dans la région de l'oued Mguiden.

Sans constituer une nourriture très saine, le *loul*, graine du drêne, n'en est pas moins fort recherché des nomades sahariens. Il arrive à point pour remplacer les dattes d'automne, qui commencent à manquer vers la fin du printemps dans toutes les tentes trop pauvres pour en avoir de grands approvisionnements. L'assida, sorte de bouillie qu'on obtient en faisant cuire le *loul* écrasé dans un peu d'eau avec du beurre, du piment rouge et une ou deux dattes, est, d'ailleurs, en quelque

sorte, un met national et les plus riches eux-mêmes ne le dédaignent pas.

Tout le monde, hommes, femmes, enfants, travaille en même temps à la récolte, et une famille comprenant quatre ou cinq personnes arrive facilement à réunir 10 à 12 charges, assurant sa nourriture pour deux mois, si ce n'est plus. Les Medaganat employèrent ainsi tout le mois de juin, et, au mois de juillet, ils se réunirent peu à peu dans les environs d'El-Hadj-Guelman, où ils prirent bientôt leurs campements d'été, sous les murs mêmes du ksar.

Presque aussitôt, au nombre de 30 mehara, parmi lesquels quatre des Oulad-Sid-El-Arbi, ils partirent pour aller razer les caravanes d'In-Salah, sur le Medjebed de R'hadamès. Mouley Belkheir et Ahmed El-Ahouar conduisaient le rezzou comme khébir.

D'El-Hadj-Guelman, les Medaganat se dirigèrent vers le puits de Mouley Guendouze, puis, coupant l'oued Mguiden, prirent les gorges de l'Affissaz pour gagner l'oued Shrouna et Ifinel. Traversant ensuite le Maâder par Thionghi, Msyet, El-Fouda, Aoullegui et Mecharat-ben-Abbou, ils allèrent jusqu'à El-Beïodh. Revenant alors au Sud-Est par El-Mouilah, point d'eau sur le Medjebed de R'hadamès à In-Salah, ils descendirent dans l'Igharghar, et, remontant bientôt l'autre berge, arrivèrent à Tabenkourt. Le lendemain soir la harka, redescendant au Sud, s'arrêta dans l'Erg de la Zaouya de Temassinin et quatre mehara de Chouaf partirent en reconnaissance. La Zaouya, composée de quelques huttes en terre qui entourent la koubba de Sidi Moussa, est un point d'arrêt pour toutes les caravanes d'In-Salah à R'hadamès. Le hartani, qui la garde et cultive un petit jardin de palmiers arrosés par un puits artésien dont on attribue le forage à Sidi Moussa, ne put donner aucun renseignement aux Medaganat; il n'avait vu personne depuis assez longtemps. Mais en poussant au delà de la Zaouiya, les Chouaf découvrirent des traces récentes.

Ils vinrent aussitôt prévenir le rezzou, qui, au point du jour, se remit en marche. Ces traces paraissaient être celles de troupes dont les propriétaires ne devaient pas être campés très loin. A défaut de caravane, c'était un butin assuré.

A 9 heures du matin, les premiers chameaux furent aperçus dans une plaine sablonneuse assez accidentée. Les Medaganat partirent alors au grand trot de leurs mehara et se précipitèrent pour les rassembler. Deux esclaves les gardaient : l'un d'eux réussit à s'enfuir ; l'autre, fait prisonnier, apprit au rezzou que ces troupes appartenaient à des Ifoghas, dont les tentes étaient à un jour de marche avec celles de quelques Châamba (1). Le voisinage des campements rendait une poursuite probable : les Medaganat battirent donc rapidement en retraite avec les chameaux razzés, au nombre de 150 environ.

Trois jours plus tard, un peu après leur arrivée à Tinemghad dans le Mâader, une troupe de mehara les rejoignit vers le coucher du soleil. C'était Terezok, l'un des propriétaires des chameaux enlevés, avec une trentaine de mehara des Ifoghas et quatre Châamba (2). Les chameaux, que les Medaganat étaient en train de faire boire, se trouvaient groupés autour du puits dans un bas-fonds qu'entoure une crête de petites dunes. Les assaillants arrivèrent sans être vus jusqu'au sommet et sautèrent aussitôt à bas de leurs mehara pour se jeter sur leurs animaux, sauf les Châamba qui restèrent à l'écart. Les Medaganat, dont les fusils étaient un peu plus loin sur leurs selles, se débandèrent un instant ;

(1) Cheikh ben Lekhal, des Koheul d'El-Goléa, ses deux fils Mohammed et Bou Hafse, Mohammed ben Belkacem, des Ouled-Feredj, Mohammed ben El-Hadj, Mabrouk ben Bou Hafse et son frère, enfin, Mohammed ben Hérouin, des Châamba-Mouadhi.

(2) Mohammed ben Hakoum, Mohammed ben El-Arbi, Bou Hafse, Mabrouk ben Lekhal.

mais, revenant aussitôt, ils engagèrent contre les Ifoghas une fusillade nourrie, qui força ceux-ci à s'enfuir à leur tour, laissant cinq des leurs sur le terrain (1).

Les Touareg se rallièrent à un kilomètre du puits et envoyèrent pour parlementer avec le rezzou les Châamba, qui insistèrent pour obtenir la restitution d'une partie des chameaux razzés. Leurs tentes étaient au milieu des campements des Ifoghas, et ils firent valoir qu'un refus les exposait à de grands dangers. Mais les Medaganat ne voulurent rien entendre; ils avaient rechargé leurs armes, pris leurs sabres, jeté leurs burnous par terre, et, serrant leurs ceintures autour des gandouras relevées sur la taille, s'étaient préparés à soutenir un nouvel assaut dont ils étaient sûrs de sortir victorieux. Ils finirent par menacer les Châamba de tirer sur eux, et ceux-ci durent rejoindre les Touareg sans avoir réussi dans leur mission.

La nuit était tombée sur ces entrefaites, et toutes les dispositions étaient prises par le rezzou pour repousser une attaque qui semblait probable. Toutefois, le jour parut sans qu'aucun nouvel incident se fut produit. Les Touareg de leur côté craignaient une surprise et avaient jugé plus prudent de revenir sur leurs pas. La harka rentra donc sans encombre à El-Hadj-Guelman.

Le partage du butin se fait dans le Sahara de deux manières : tantôt chacun garde ce qu'il a pris lui-même, tantôt, au contraire, tout est mis en commun, et le partage a lieu au prorata du nombre des combattants. Mais, dans l'un et l'autre cas, les tribus qui subissent l'influence religieuse des Oulad-Sidi-Cheikh prélèvent deux

(1) Jedda, un vieillard avait été tué et son fils Hesemou, en cherchant à enlever le cadavre de son père, avait reçu une balle au talon. Les autres, Ahokhafag Chaoui, le premier Targui qu'ait rencontré la mission Flatters en 1880, Moussa-ag-Tirez-Okh et son frère Abd-En-Nebi-ag-Tirez-Okh, étaient aussi grièvement atteints. Du côté des Medaganat, Ali ben Brabim avait reçu une balle dans son pantalon, mais personne n'était blessé.

parts : l'une, au nom de Sidi-Cheikh; l'autre, au nom de Sid El-Hadj Bou Hafse. Ces parts sont données chez les Châamba aux Abid des Oulad-Sidi-Cheikh de Metlili, descendants d'esclaves affranchis auxquels les fondateurs de la famille ont abandonné une partie des redevances qu'ils prélevaient eux-mêmes auparavant. Le khebir de la harka, son chef et en même temps son guide, qu'on choisit parmi les plus braves et les plus entreprenants de ceux qui connaissent bien le pays où on opère, a, de son côté, double part : une première, égale à celle de ses compagnons, et une seconde de valeur variable, la reziza qui est aussi parfois donnée aux membres du rezzou qui jouissent d'une certaine notoriété. Le partage du butin pris sur les Ifoghas fut fait dans ces conditions sur le pied de trois à quatre chameaux par mehari, suivant la valeur des bêtes, non compris les parts de Sidi Cheikh et de Sidi El-Hadj Bou Hafse qu'on envoya aux Abid de Metlili, et les parts de reziza. Mouley Belkheir et Ahmed ben Miloud en eurent chacun une comme khebir, ainsi que les Oulad-Sid-El-Arbi qui avaient accompagné la harka. Les Medaganat ne s'étaient, d'ailleurs, jamais écartés de l'observation de ces règles, et, par la suite, ils continuèrent à les respecter scrupuleusement.

L'été se termina sans autre incursion des Medaganat; mais, dans la région même d'Ouargla, deux razzia, qui jetèrent un moment l'alarme, leur furent d'abord imputées, bien qu'ils y fussent étrangers. La première avait été exécutée par Mohammed ben El-Ghademsi, des Châamba d'Ouargla, qui se réfugia ensuite à In-Salah et deux indigènes des Saïd-Oulad-Amar. Ils enlevèrent à Mezare, près El-Hadjira, 24 chameaux aux Oulad-Naïl, mais poursuivis vigoureusement par le makhzen d'Ouargla, ils se sauvèrent dans l'Erg de Ghourd-Oulad-Yaïche, en abandonnant tout leur butin sauf deux bêtes. La seconde razzia avait pour auteurs un Targui et son nègre, qui prirent sept chameaux des Mekhadema, à

Oum-el-Kebbache. L'agha, Abd El-Kader ben Amar, nommé au commencement de l'année en remplacement de Saïd ben Driss, était d'abord monté à cheval avec tout son makhzen ; puis, apprenant ce qui s'était passé, il rentra à Ouargla, laissant huit mehara continuer la poursuite. Le Targui réussit à leur échapper ; mais le nègre et les chameaux volés tombèrent entre leurs mains.

A In-Salah, un incident plus grave se produisit à peu près vers ce moment. Les Ifoghas razzés par les Medaganat tombèrent sur les troupeaux des Zoua-Sid-El-Hadj-Mohammed et en enlevèrent une grande partie, suivant en cela les habitudes invariables des Touareg, qui, lorsqu'ils ont à se venger d'un ennemi et ne peuvent l'atteindre ou n'osent pas l'attaquer, s'en prennent à des voisins plus faibles qu'eux. Leur coup de main sur In-Salah s'expliquait, d'ailleurs, aussi par la présence continue de quelques-uns des Medaganat dans ces parages, et par l'accueil qu'ils y recevaient encore individuellement en leur qualité de Châamba, malgré les démêlés antérieurs avec les tribus du pays. Mais, non contents d'avoir razzés les Zoua, les Ifoghas crurent pouvoir s'aventurer plus loin dans la direction du ksar El-Kebir. Leur marche avait été signalée : les contingents des Oulad-Ba-Hammou et des ksour voisins de ksar El-Kebir, très supérieurs en nombre, les surprirent et les cernèrent. Forcés de se rendre, ils furent démontés et désarmés, puis remis en liberté avec quelques chameaux seulement pour retourner chez eux. Aussitôt rentrés, les Ifoghas reformèrent un second rezzou et marchèrent de nouveau vers In-Salah.

A deux journées de marche du Tidikelt, ils rencontrèrent Diab ben Lakhedar et trois autres des Châamba réfugiés au Ahaggar, qui allaient chercher des dattes avec un certain nombre de chameaux. Quelque temps auparavant précisément, la paix avait été rompue entre les Touareg Azdjer et ceux du Ahaggar qui avaient razzés les premiers dans le Sud. Ces Châamba étaient donc

pour les Ifoghas doublement ennemis. Diab et ses compagnons, attaqués à l'improviste, furent bientôt faits prisonniers, et ce résultat paraissant suffisant, la harka rentra dans ses campements. A la suite de cette affaire, on crut, pendant quelque temps, que les quatre Châamba avaient été tués. Mais les Ifoghas, auxquels El-Hadj Abd El-Kader Ibn Badjouda avait fait rendre leurs armes et leurs chameaux sur la demande d'El-Hadj Ikhenoukhen, ne tardèrent pas à les mettre en liberté en leur restituant aussi le butin fait sur eux.

Terezokh et les autres victimes du coup de main exécuté par les Medaganat près de Temassinin durent ainsi renoncer à tout espoir de recouvrer leurs troupeaux.

Vers cette époque, les Medaganat, qui avaient obtenu de l'hospitalité des Oulad-Hassein d'El-Hadj-Guelman tout ce qu'ils pouvaient en attendre, partirent pour Hahea, à la suite de quelques discussions avec les Khenafsa qui demandèrent à être remboursés de diverses avances faites par eux.

Hahea, situé un peu au nord d'El-Hadj-Guelman, fait aussi partie du Gourara. C'est un ksar d'une centaine de maisons habitées par les Oulad-Daoud, fraction de la tribu des Oulad-Saïd, qui occupent quelques autres villages dans le district du même nom et sont en général hostiles aux Khenafsa. Les Medaganat furent donc particulièrement bien reçus, quoique leurs relations avec les El-Hadj-Guelman et les Khenafsa ne fussent pas complètement rompues. Ils rentrèrent, d'ailleurs, bientôt sur le territoire des parcours de cette tribu. La récolte des dattes terminée, leurs tentes se dispersèrent peu à peu, mais moins au Sud que l'année précédente, à cause des craintes que faisait encore concevoir l'attitude des Ifoghas. Elles étaient encore réunies en partie à Hassi-Mansour, lorsque arriva vers la fin de janvier une députation des Châamba d'Ouargla (1).

(1) La députation comprenait une dizaine de mehara des Oulad-

Méâd des Oulad-bou-Saïd. — Attaque de la caravane d'esclaves du Gourara. — Razzia sur l'oued Zergoun et à Zebbacha. — Razzia sur le Ahaggar.

La députation, le méâd, suivant l'expression consacrée, avait été envoyée par l'agha Abd El-Kader ben Amar, pour apporter aux dissidents une promesse d'aman général, s'ils rentreraient de suite à Ouargla. Il était parti à la fin de novembre et, après un court séjour chez les Zoua, à Frenta, avait pris la route du Gourara où il resta pour régler différentes affaires jusqu'au commencement de 1878. Vers la fin de janvier seulement, il arriva dans les campements des Medaganat. Tous ceux dont les tentes étaient plus loin, vinrent aussitôt à H.-Mansour où fut fixé le rendez-vous général.

Malgré les instances des Châamba, Mouley Belkheir et Boubeker ben Abd El-Hakem profitèrent seuls de l'aman qui leur était offert. Mariés à la fois dans leur tribu d'origine et chez les Khenafsa, ils préférèrent ne pas conserver autour d'eux une famille trop nombreuse, et tenaient d'ailleurs à ramener chez les Châamba les fils de leurs premières femmes pour les faire élever selon les traditions de la tribu. Ils se décidèrent donc à revenir momentanément à Ouargla avec l'intention bien arrêtée d'abord de retourner un peu plus tard au Gourara où restaient les autres enfants et partirent avec le méâd à la fin de mars.

ben-Saïd, parmi lesquels Mohammed ben Ahmed ben Brahim, Mohammed ben Mabrouk, Belkheir ben Salem, Lakhedar ben Bou Rahela, Ahmed ben Aïssa, tous des Deboub et des Oulad-Sidi-Abdallah.

Quant aux autres Medaganat, la vie aventureuse qu'ils menaient leur convenait, et ils ne se souciaient pas d'y renoncer : elle tenta, d'ailleurs, l'un des Châamba venus pour les ramener, Ahmed ben Aïssa, qui resta avec eux.

Avant le départ du méâd, il s'était produit un incident qui causa une certaine émotion chez les Khenafsa.

Parmi les chameaux razzés sur les Ifoghas dans le courant de l'été se trouvaient quelques bêtes volées en Tunisie par des Châamba-Guebala d'Ouargla et du Souf qui les avaient confiées à Terezokh. Ces indigènes demandèrent aux Medaganat de les leur rendre, et, n'ayant pu l'obtenir, partirent au nombre de six (1) pour se faire justice eux-mêmes.

Leur projet primitif était de razzier les Medaganat mêmes. Mais en arrivant au medjebed d'In-Salah à El-Goléa, ils apprirent, par une guelfa de Mouadhi, que le kabbar d'hiver, la grande caravane d'esclaves était partie quelques jours auparavant pour le Gourara et ne devait pas être loin.

Les gens du Touat envoient tous les ans à Timbouctou deux caravanes, dont l'une revient à la fin d'été, l'autre en hiver. Elles ramènent plusieurs centaines d'esclaves, des femmes et des enfants surtout. Ceux qui sont achetés par les ksour de Reggan, de Bonda, de Timmi-Tamentit et les tribus de l'Ouest quittent le medjebed d'In-Salah à la sortie du Bâten d'Ahent et sont dirigés sur Sali. Les autres arrivent à In-Salah, d'où l'on envoie au Gourara tout ce qui ne reste pas dans le pays même. La route étant en général assez sûre entre les deux points, l'escorte de la caravane ainsi formée est peu nombreuse, d'autant plus que, pour éviter les frais de transport, les esclaves portent eux-mêmes une partie de leurs vivres,

(1) Mohamed ben Younès des Oulad-Feredj du Souf; Hamoua ben Mohamed ben Lessoued, Bou-Hafs ben Rahila des Oulad-bou-Saïd; Bidoun ben Abd El-Kader ben Sliman des Doui; Mansour ben Ahmed ben Lekhal et Souah ben Maatallah des Oulad-Zid.

et que le convoi est ainsi restreint au strict nécessaire. Les tourbillons de poussière qui signalent l'approche de cette caravane, qui comprend jusqu'à 300 ou 400 nègres, lui ont fait donner au Gourara le nom de kabbar.

Celle qui avait été indiquée à Mohamed ben Younès, le khebir du rezzou et à ses compagnons, était composée presque exclusivement de négresses au nombre de 300 environ. Elle offrait aux Châamba une proie facile. Ils se décidèrent donc à la poursuivre et la rejoignirent dans l'oued Mguiden, à une forte journée de marche d'El-Aggaïa, au moment où elle venait de s'arrêter pour camper. Ne sachant au juste à quelle force ils pourraient avoir affaire, ils arrivèrent paisiblement et cherchèrent à donner le change sur leurs projets, en proposant leur service comme escorte. Mais, sans compter les Khenafsa et les marchands de Timimoun qui n'eussent pas été en état d'opposer une résistance sérieuse, l'escorte comprenait deux Oulad-Ba-Hammou qui ne se laissèrent pas prendre à cette ruse. Sur leur conseil, un mehari des Khenafsa partit à toute allure pour chercher des secours, et, en même temps, on promit aux Châamba, afin de les faire patienter, quelques négresses pour reconnaître l'offre qu'ils avaient faite de conduire le kabbar jusqu'à destination, sous prétexte de le protéger contre toute agression. Le mehari ne tarda pas à rencontrer quelques campements, et, de proche en proche, la nouvelle que la caravane se trouvait sous le coup d'une attaque imminente se répandit, grossie par la distance jusqu'aux derniers ksour du Gourara.

Les Medaganat, avec les chevaux des Oulad-el-Arbi et une cinquantaine de mehara des Khenafsa, partirent les premiers. Ils arrivèrent un peu avant le lever du jour. Réveillés par le tumulte de leur course, Mohamed ben Younès et les siens essayèrent de s'enfuir, mais ils ne réussirent à s'échapper qu'en abandonnant quatre de leurs mehara, et après avoir vu tomber l'un d'entre eux, El-Bidour ben Abd El-Kader, tué d'un coup de fusil pen-

dant qu'on les poursuivait. La caravane, qu'une nombreuse fezzâa des ksour du Gourara et tous les goum de Timimoun venait aussi secourir, se mit en marche aussitôt et arriva le lendemain à destination sans autre incident.

Pendant ce temps, les cinq Châamba survivants avaient été se réfugier dans le mâader d'El-Aggaïa. La falaise de la Hamada du Tademaït qui domine tout l'oued Mguiden forme, au débouché de l'oued Affissaz, de l'oued Adreg et de quelques ravins moins importants, un vaste demi-cercle que ferme en partie, vers l'Ouest, la haute gara d'El-Aggaïa. Les Châamba espéraient pouvoir y surprendre quelque caravane des Khenafsa se rendant au Tidikelt. Mais, après quelques jours d'attente, deux d'entre eux, Mohamed ben Younès et Bou Hafs ben Rahiba, se décidèrent à aller razzier près des ksour. L'un des mehara avait été abattu faute de vivres. Ils emmenèrent l'autre et arrivèrent ainsi près de Berrian, petit ksar situé à l'est de Timimoun, presque dans l'Erg, où ils se cachèrent d'abord. A la tombée de la nuit, ils se rapprochèrent de l'oasis, et découvrirent presque aussitôt un certain nombre de chameaux que cinq Khenafsa rassemblaient pour les ramener aux tentes. A la vue des Châamba, trois de ceux-ci se sauvèrent; les deux autres leur firent face, mais l'un d'eux reçut, au premier coup de fusil, une balle dans la tête, et le second prit à son tour la fuite. Mohamed ben Younès et Bou Hafs se dépêchèrent alors de réunir les chameaux les plus rapprochés et de battre en retraite. Ils en emmenaient trente-cinq, dont quatre aux Medaganat. Ceux-ci, qui étaient campés dans le voisinage, partirent à leur poursuite quelques heures après, et les rejoignirent à Hassiel-Bolmaïa. Mohamed ben Younès se sauva d'un côté, Bou Hafs ben Abd El-Kader de l'autre, laissant là tous les chameaux, et, le lendemain soir, vinrent rejoindre leurs compagnons à El-Aggaïa. La nuit même, les Medaganat, qui n'avaient pas abandonné la poursuite, y arri-

vèrent à leur tour, et, en se réveillant au point du jour, les Châamba purent constater qu'ils étaient cernés par une force dix fois plus nombreuse. Ils se rendirent aussitôt.

La mort du khanfousi importait peu, somme toute, aux Medaganat, et ils avaient intérêt à ne pas s'aliéner les Châambas d'Ouargla et du Souf. Ils se contentèrent donc d'exiger de Mohamed ben Younès et de Bou Hafs, qui eussent pu être l'objet de mauvais traitements au Gourara, la promesse qu'ils retourneraient chez eux, et les remirent en liberté, en leur rendant leur mehara avec quelques vivres. Quant aux trois autres, ils les emmenèrent à leurs campements, et, après les avoir largement hébergés pendant quatre jours, les renvoyèrent à leur tour, en leur donnant un chameau de choix.

A part ces incidents, les Medaganat passèrent l'hiver et le printemps comme l'année précédente. Ils se dispersèrent pour la récolte du lloul, sans toutefois se rapprocher de l'oued Mguiden, et, à l'été, revinrent au Gourara.

A la fin de juillet, ils se décidèrent à aller razzier du côté de l'oued Zergoun. Tous prirent part à l'expédition, qui partit de Beni-Abbès, ksar situé au nord d'El-Hadj-Guelman. Elle comprenait, avec les Oulad-Sid-el-Arbi, quarante-cinq mehara, dont les derniers rejoignirent à H.-Ali, à trois journées de marche de Beni-Abbès, où, suivant l'habitude en pareil cas, le rezzou fit séjour pour attendre les retardataires. De là, suivant la ligne d'eau qui conduit au Djebel Amour, les Medaganat arrivèrent à l'oued Zergoun en cinq jours, par El-Mengoub, El-Kert, Rourta, Aïn-Teta, El-Gossa et El-Menia.

Il avait plu peu de temps auparavant, et de nombreux redir s'étaient formés dans l'oued Zergoun. Quelques tentes des Laghouat-el-Ksel en avaient profité pour séjourner plus longtemps dans ces parages. Aussi de nombreuses traces de chameaux furent-elles bientôt relevées, et, en les suivant, le rezzou arriva près de la gara d'Oum-Negtâa, au pied de laquelle se trouvait une

petite nezla. Les chouaf la découvrirent vers trois heures de l'après-midi, et le gros du rezzou les rejoignit bientôt. Les tentes ne paraissaient être occupées que par des femmes, et quelques chameaux, gardés par un berger, paissaient tout près de là. Les Medaganat les enlevèrent d'abord sans s'occuper de celui-ci, puis revinrent à la nezla qui comprenait en tout cinq tentes. Outre les femmes, ils y trouvèrent un vieillard, et un homme, que Abd El-Kader ben Nasseur, l'un des Laghouat-el-Ksel du rezzou, reconnut pour son neveu. Les tentes furent quand même pillées; du moins chacun prit ce qu'il voulut en fait de vivres, d'armes, etc., puis la harka se remit en marche vers le Nord. Le lendemain au soir, au moment où elle allait camper, ses chouaf signalèrent tout à coup un cheval sur une haute gara. C'était, à n'en pouvoir douter, un éclaireur du poste de Tadjerouna qui n'était pas très loin. Les Medaganat jugèrent donc prudent de ne pas s'aventurer au delà. Déjà, la veille au soir, ils avaient aperçu de nombreux feux sur les pentes méridionales qui limitent les hauts-plateaux, assez près par conséquent, et de fort contingents pouvaient être rapidement réunis pour les poursuivre, une fois l'alarme donnée.

Du point où ils s'étaient arrêtés, ils revinrent sur leurs pas jusqu'à Oum-en-Negtâa. Les tentes razzées l'avant-veille s'y trouvaient encore; on acheva de les piller : tous les tapis, les vêtements, les grains qu'elles renfermaient furent chargés sur les chameaux ainsi que les meilleurs flidj.

Enfin, les Oulad-Sid-el-Arbi capturèrent une négresse qui avait réussi à se cacher la première fois. Elle est encore actuellement chez les enfants de Sidi Zoubeir.

D'Oum-en-Negtâa, le rezzou suivit sa première route jusqu'à El-Menia, où le neveu d'Abd El-Kader ben Nasseur, gardé jusque-là comme prisonnier, fut remis en liberté. Puis, cinq mehara continuèrent leur marche sur le Gourara avec la prise, pendant que les quarante autres

obliquaient à l'Est pour aller couper le medjebed du Mزاب.

Toute cette partie du Sahara sert de parcours aux Larbâa de Laghouat et aux Oulad-Yacoub du djebel Amour, pendant l'hiver. Ils s'y dispersent avec leurs innombrables troupeaux, et, si les vols sont alors fréquents de ce côté, un rezzou ne pourrait s'y risquer sans s'exposer à être bientôt poursuivi par 300 ou 400 cavaliers. Mais, dès qu'arrive la fin du printemps, tous ces nomades remontent vers le Nord, et cette région devient l'une des plus désertes de l'Algérie.

Les Medaganat n'avaient donc rien à craindre et pouvaient marcher lentement, d'autant plus que de nombreux rhedir leur permettaient de ne pas s'inquiéter du manque d'eau. L'immense plaine qu'ils suivaient s'étend de l'oued Zergoun jusqu'au bas-fond de l'oued Rhir. Elle est parsemée de daïat, couvertes de bethoum séculaires, qui y maintiennent une certaine fraîcheur, et dont les ombrages touffus servent de refuge pendant l'été à des troupeaux de gazelles, qui comptent parfois plus de cent têtes. Aussi le rezzou mit-il à profit la tranquillité du pays pour chasser, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. En quelques jours, les Medaganat tuèrent ainsi plus de soixante gazelles, dont vingt en une seule après-midi. La journée, il est vrai, avait été étouffante, et ces animaux, tapis sous des buissons de jujubiers au pied des bethoum, se laissaient facilement approcher. Le soir même, un orage d'une violence extrême se déclara tout à coup, et, pendant deux jours, une pluie torrentielle força le rezzou de s'arrêter dans une daïat de grands arbres, en attendant que le terrain fût assez sec pour que les mehara pussent marcher. Il repartit alors, et, environ quinze jours après son départ d'Oum-en-Neg-tâa, arriva au puits de Zebbacha, sur la route du Mزاب au Djebel Amour.

Ces puits sont situés dans une vaste dépression, où les eaux viennent s'accumuler par un grand nombre de

ravins. Tout le bas-fond était alors transformé en un immense lac, près duquel campa la harka.

Le lendemain matin, au lever du soleil, les chouaf aperçurent deux fortes caravanes, qui arrivaient du Sud par la route du Mzab. Sautant aussitôt à mehara, les Medaganat se dirigèrent de ce côté en deux bandes, dont l'une marcha directement sur les guefla, pendant que l'autre allait les prendre à revers.

Toutes deux étaient de la tribu des Oulad-Yacoub. Elles revenaient au Djebel Amour avec quelques tissus de laine et des dattes. L'une d'elles comprenait environ cinquante chameaux, avec dix hommes et deux femmes; l'autre quarante chameaux, avec huit hommes et une femme. Elles se réunirent rapidement en voyant les Medaganat, dont le premier groupe arrivait au grand trot, et, arrêtant leurs chameaux sur place, se mirent sur la défensive. Mais les Oulad-Yacoub se trouvaient dans une dépression qui les empêchaient de voir en arrière d'eux : surpris par l'attaque de la bande qui les avait tournés, ils s'enfuirent sans résister. Cette panique leur fut doublement funeste. Ils passèrent à portée des premiers assaillants, qui leur tuèrent trois hommes et en blessèrent trois autres. Parmi ceux-ci se trouvait un enfant, qui n'avait pour toute arme qu'un couteau. Serré de près par Abd El-Kader ben Nasseur, des Laghouat-el-Ksêl, il le renversa d'un coup dans la poitrine et allait l'achever, quand il tomba à son tour frappé d'une balle.

Les femmes s'étaient enfuies en même temps que les hommes : l'une d'elles, assez jeune, était restée sur un chameau qui l'emporta dans une course furibonde. Elle s'était cramponnée après les montants du bât, et se trouvait déjà assez loin, quand les Medaganat s'en aperçurent. L'un d'eux, Mohamed ben El-Hadj, se mit à sa poursuite. Il finit par la rejoindre, et, après l'avoir dépouillée de ses bijoux et d'une partie de ses vêtements, ramena son chameau. Quelques-uns des Oulad-Yacoub tombèrent de même entre les mains des

assaillants, qui leur enlevèrent leurs armes et leurs burnous, puis les relâchèrent.

A 9 heures du matin, tout était terminé, et la harka battit aussitôt en retraite, emmenant quatre-vingt-six chameaux avec leurs charges.

Les Oulad-Sid-el-Arbi avaient, en outre, trouvé dans un tellis un sac de peau contenant 8 ou 900 francs, sur les indications d'un prisonnier, et s'en étaient emparés. Ils le nièrent cependant, et, leur rang ne permettant pas aux Medaganat de trop insister, les choses en restèrent là pour le moment.

Deux jours après avoir quitté Zebbacha, le rezzou rencontra un campement de six à sept tentes. C'étaient des Berezga, qui revenaient à Metlili après un long séjour dans le sud de la province d'Oran. Le chef de ce groupe, Cheikh ben Souilem, s'était écarté à la recherche d'un chameau. Il se trouvait, d'ailleurs, momentanément presque seul à la nezla, les autres hommes ayant été chercher du grain dans le Djebel Amour.

Les Medaganat se jetèrent donc sur les tentes, et les pillèrent rapidement : tapis, grains, bijoux de femmes, argent; ils enlevèrent tout ce qui leur parut valoir la peine d'être pris, puis se sauvèrent aussitôt, sans chercher les chameaux, craignant qu'il y eût d'autres campements dans les environs. Le surlendemain, quelques mehara du rezzou, qui marchaient en avant, aperçurent sur leur droite une forte caravane qui venait du Nord-Ouest, obliquement à leur propre route.

Tout le monde se précipita pour l'entourer; mais l'arrivée de deux cavaliers à cheval, qui se préparaient à charger, pendant que de nombreux indigènes à pied, tous armés, réunissaient les chameaux à l'abri d'une gorge escarpée, ralentit un moment l'attaque, et, presque au même moment, on se reconnut de part et d'autre.

Les deux cavaliers étaient Brike ben Cheikh des Mouadhi et Cheikh ben Abd El-Hakem des Châamba d'Ouargla, qui n'avait pas encore fait sa soumission

depuis 1871, et campait au Gourara. Ils revenaient, l'un et l'autre, des ksour du sud oranais avec un certain nombre de Mouadhi. Les Medaganat avaient donc affaire à des amis, et, se joignant à la caravane, ils continuèrent leur route avec elle.

Ils apprirent alors par Cheikh ben Abd El-Hakem que les goum des Oulad-Yacoub et de Tadjerouna les avaient vivement poursuivis après la razzia d'Oum-en-Negtâa. Le cavalier qu'ils avaient vu sur une gara faisait bien partie d'un poste de chouaf et avait donné l'alarme. Près de 200 chevaux étaient aussitôt partis dans cette direction, et, suivant les traces du rezzou, les mieux montés étaient rapidement arrivés à la nezla des Laghouat-el-Ksêl, le soir même du second pillage. Mais, n'ayant pas de convoi, ils ne purent pas pousser plus loin, faute d'eau et de vivres.

Le lendemain de leur rencontre avec les Mouadhi, les Medaganat furent rejoints par Cheik ben Souilem, qui venait réclamer ce qu'on lui avait pris. Après une discussion assez vive, et sur les instances de Brike ben Cheikh et de Cheikh ben Abd El-Hakem, ce qui lui appartenait personnellement lui fut rendu. Mais il ne put obtenir la restitution du butin fait sur les autres tentes de sa nezla.

Trois jours après ce dernier incident, le rezzou rentra dans ses campements à Hahea. Il se produisit à ce moment quelques difficultés pour le partage du butin.

Les Oulad-Sid-el-Arbi niaient toujours avoir pris un sac d'argent à Zebbacha. Néanmoins, le plus grand nombre des Medaganat n'ajoutaient qu'une médiocre confiance à leur parole, et, pour les punir, on leur refusa la reziza qui leur était habituellement donnée. Ils menacèrent alors de se retirer, et, comme leurs chevaux pouvaient, à un moment donné, fournir un appoint précieux, Ahmed El-Ahouar et Salem ben Chraïr finirent par décider leurs compagnons à exiger simplement le serment de ceux des Oulad-Sidi-Cheikh sur lesquels

pesaient plus particulièrement les soupçons, et à se contenter de cette preuve de conviction. Tous ayant juré, on leur donna la reziza. Les Oulad-Sid-el-Arbi eussent pu se formaliser de cette marque de défiance, si elle n'avait été fondée en réalité; car le fait qu'on leur reprochait était exact; aussi, ces difficultés n'eurent-elles aucune suite.

L'été approchait de sa fin au moment du retour de la harka, et la récolte des dattes commença presque aussitôt: les mois suivants s'écoulèrent donc sans nouvelle expédition jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Un certain nombre de tentes des Oulad-Sidi-Cheikh étaient venues pendant l'automne se grouper autour des Oulad-Sid-el-Arbi, à la suite de dissentiments avec les Doui-Menia, chez lesquels elles se trouvaient avec Si Kaddour: c'étaient surtout des Laghouat-el-Ksel, et, avec eux, quelques Zoua, ainsi que des Oulad-Sidi-Lezgheur et des Oulad-Ziad.

Prenant pour prétexte la mort d'un Abid de Metlili, Mohammed ben Tabez Belgacem, tué assez longtemps auparavant dans le Sud-Ouest par les Oulad-Mouleit ou les Touareg, les nouveaux venus proposèrent d'organiser une harka dans cette direction. Les Medaganat, toujours disposés à partir en expédition, accueillirent cette ouverture avec empressement, et le rezzou se mit en route vers la fin de novembre.

Il comprenait seize chevaux des Oulad-Sid-el-Arbi et de leurs gens, une dizaine de mehara fournis par ceux-ci, et vingt-cinq des Medaganat avec quarante-cinq chameaux de bât, sur le pied de deux par cheval et de un par deux mehara.

De Hahea, il se dirigea vers le ksour de l'Aouguerout jusqu'à Bel-Ghasi, et, gagnant ensuite Bouda, suivit la ligne des oasis du Touat jusqu'aux environs de Sali.

Le projet primitif était de s'engager dans l'Erg, à l'ouest de Bouda, pour aller razer les Oulad-Mouleit. Mais, d'après des renseignements fournis par une cara-

vane de Beraber, ceux-ci se trouvaient près des ksour de l'oued Messaoura, dont la proximité eût rendu une attaque dangereuse. Les Medaganat prirent donc la route du Ahaggar par le Touat : elle était peut-être trop fréquentée, mais avait cet avantage que le rezzou pouvait compter chaque jour sur l'hospitalité intéressée des ksour près desquels il s'arrêtait. A Sali seulement, district très peuplé, dont les habitants, Chorfa d'origine marocaine, sont d'humeur belliqueuse et jouissent dans le Sahara d'une certaine réputation de bravoure, les dispositions de la population forcèrent la harka à s'écarter assez loin.

Laissant à l'Ouest les oasis qui sont situées dans un bas-fond dominé par de hautes berges, le rezzou vint passer le long des dunes élevées, qui s'étendent vers le Sud, et où paissent parfois les chameaux des ksour. En s'y engageant, la harka en trouva quatre, qui furent pris avec le berger. Mais, pendant la nuit, le frère de cet indigène s'introduisit dans le camp pour le délivrer, et la hardiesse dont il avait fait preuve causa un certain étonnement aux Medaganat, qui, en partant, le matin, se décidèrent à les mettre tous les deux en liberté, en leur rendant trois des chameaux enlevés. Le quatrième avait été mangé le soir même.

Les gens de Sali, prévenus par un autre berger, qui avait vu de loin passer le rezzou, s'étaient mis à sa poursuite avec un goum d'une vingtaine de chevaux et un grand nombre de fantassins ; mais, les traces leur ayant permis de voir qu'ils avaient affaire à forte partie, ils s'arrêtèrent en rencontrant les deux prisonniers.

La harka était, d'ailleurs, partie de bonne heure, et se trouvait déjà loin. A la nuit, elle vint camper au sud d'Akabli, au débouché de l'oued Arak, qu'elle suivit ensuite jusqu'au Tanezrouft d'Ahent.

Tournant alors au Sud-Est, elle longea le Bâten, et s'engagea dans la grande plaine déserte qui le sépare du Mouydir, en se dirigeant vers les puits du Tirhedjert.

Quand elle arriva à ceux de Tifezort, près de la koubba de Mouley El-Hassan, les traces de chameaux, rares jusque-là, devinrent assez nombreuses. Elles étaient fraîches; les campements, par suite, ne devaient plus se trouver loin.

On fit donc ferrer tous les chevaux qui en avaient besoin, et, après une halte de quelques heures, le rezzou reprit sa marche, précédé par le chouaf. A la nuit, aucun nouvel indice n'avait encore été découvert.

Les Touareg, dont les tentes de peau ont à peu près la couleur du sol, campent en général au pied des plateaux rocheux qui longent les grandes vallées de leur pays. Ils laissent leurs chameaux dans les oued, qui sillonnent ces massifs tubulaires de failles étroites et profondes, sans s'aventurer jamais en pays découvert. Leurs campements sont donc assez difficiles à découvrir.

Aussi, la harka résolut d'explorer complètement la région où elle se trouvait avant de s'engager plus loin, et onze mehara furent détachés avec trois chevaux à cet effet, pendant que leurs compagnons se préparaient à les rejoindre au premier signal.

Quelques heures après le départ des éclaireurs, une masse noire, qu'on pouvait prendre de loin pour une troupe de mehara en marche, parut à l'horizon.

L'air, extrêmement sec dans cette partie du Sahara, conserve toujours une transparence qui donne aux objets lointains une netteté de contours souvent trompeuse. Tout le monde dans le rezzou crut à l'arrivée d'une harka du Ahaggar, et, craignant que leur propre expédition ne fût son objectif, beaucoup étaient d'avis de battre en retraite; mais les Oulad-Sidi-Lezghem, moins prudents parce qu'ils connaissaient moins le pays, partirent, sans vouloir rien entendre, au devant de l'ennemi supposé. Les Oulad-Sidi-el-Arbi avec tous leurs gens les suivirent, et entraînent ainsi les Medaganat.

Après trois heures d'une course rapide, tout le rezzou, qui avait bientôt rallié les chouaf, arriva assez près des

Touareg pour que, de part et d'autre, on pût se reconnaître. La masse, qui de loin avait été prise pour des mehara, était une très forte caravane des Isakhamaren, qui allaient vendre à In-Salah du riz du Soudan et un troupeau de 5 à 600 moutons, avec quelques ânes.

En voyant arriver les assaillants, les gens de la caravane, qui ne savaient pas à combien d'ennemis ils avaient affaire, s'engagèrent dans les éboulis rocheux qui dominant au Sud la plaine de Tirhedjert. Ils étaient une vingtaine, et la supériorité que leur donne l'habitude de la montagne pouvait leur permettre de résister à des forces assez importantes. Mais, avant que leur convoi n'eût pu pénétrer dans l'étroit sentier qu'ils lui faisaient prendre, les seize cavaliers des Oulad-Sidi-Cheikh, devançant les mehara, tombèrent sur la queue du troupeau de moutons et le coupèrent en deux.

Quatre ou cinq Touareg, qui chassaient devant eux ces animaux, essayèrent de gagner les rochers, puis, voyant qu'ils n'y réussiraient pas assez tôt, se sauvèrent dans la plaine. Deux d'entre eux, rejoints presque immédiatement, furent tués sur place. En même temps, les Medaganat, qui avaient mis pied à terre, gravissaient la montagne par un chemin plus facile que celui qu'avaient pris les Isakhamaren. Ils avaient, d'ailleurs, jeté leurs burnous, et n'avaient que leurs fusils à la main et leurs sabres sous le bras. Libres de leurs mouvements, alors que les gens de la caravane ne pouvaient faire avancer leurs bêtes qu'assez lentement, ils eurent bientôt pris une position dominante, et, pendant que les cavaliers des Oulad-Sidi-Cheikh avec quelques autres combattants montaient par le bas, ils commencèrent d'en haut une fusillade nourrie.

Très braves, lorsqu'ils sont attaqués d'assez près pour ne pouvoir prendre la fuite, les Touareg se précipitèrent sur les assaillants et engagèrent une lutte presque corps à corps; mais ils avaient le désavantage des armes, du nombre et de la position, et, quelques instants après,

quatre autres des leurs tombaient grièvement blessés ou morts. Messaoud ben Chraïr en avait abattu un, au moment où il allait lui décocher sa lance, et un fils de Kaddour ben Ali ben Lechcheb, qui s'était joint au rezzou, en tua, d'un coup de fusil à bout portant dans la figure, un second qui levait déjà son sabre pour le frapper.

Les Medaganat auraient tout massacré sur place, sans leur passion du pillage, toute puissante sur eux. Dès qu'ils furent maîtres du terrain, ils se précipitèrent sur le convoi, chacun cherchant à s'emparer du plus grand nombre de chameaux possible, éventrant les charges pour les fouiller. Profitant alors du désordre, des rixes bruyantes qui se produisirent entre les pillards, les Touareg s'enfuirent, sans qu'on songeât à les poursuivre. Seul, un vieux Targui était resté là, appuyé sur sa lance à l'écart, pendant tout le combat, auquel il n'avait pas pris part. Il attendit impassible que le pillage fût fini, puis vint demander aux vainqueurs de quoi panser les blessés. On lui donna un couteau pour débrider les plaies, du linge, du beurre et de l'eau.

Mais cinq des Isakhamaren mis hors de combat étaient mortellement atteints, et ne tardèrent pas à expirer; les soins furent inutiles pour ceux-ci, et ne profitèrent qu'à un seul blessé, pour lequel il réussit encore à obtenir un chameau, et qu'il emmena aussitôt.

D'après les renseignements fournis par ce Targui, les campements les plus rapprochés se trouvaient fort loin dans le Sud.

La harka passa sur le théâtre de la lutte le reste de la journée, puis, le lendemain matin, continua à s'avancer vers le Ahaggar, pendant qu'une quinzaine de mehara prenaient la route du Nord avec le butin.

Au bout de trois jours de marche forcée, presque sans halte, elle atteignit les puits d'Inghebire : toutes les tentes, fort nombreuses dans les environs, venaient de décamper à la nouvelle de l'affaire de Tirhedjert, et pousser plus loin eût été dangereux, puisque les Touareg

étaient maintenant sur leurs gardes. Il n'y avait plus qu'à battre en retraite, ce qui fut fait.

Cette marche rapide n'avait été signalée que par un seul incident : la jument d'un des Oulad-Sid-el-Arbi, pleine et presque à terme au moment du départ d'Hahea, fut prise de douleurs. Son propriétaire s'arrêta, juste le temps nécessaire pour la laisser mettre bas ; puis, abandonnant là le poulain, il rejoignit ses compagnons.

Cinq jours après avoir quitté Inghebire, le rezzou retrouva son convoi dans l'oued Arak au débouché du Mouydir. De là par Aïne-Milok, il arriva sans encombre à Aouinat-Sissa sur la route d'In-Salah à Aoulef, et se rendit ensuite à petites journées au Gourara par Kseirat, le puits d'Oukert sur l'oued Maoua et l'Aouguerout, où ils rencontrèrent les Khenefsa, qui, ayant appris le succès de la razzia, venaient au-devant des Oulad-Sidi-Cheikh et des Medaganat.

Le partage du butin fut fait alors, sur le pied de deux chameaux et dix moutons par cheval, un chameau et cinq moutons par mehari, sans compter les chargements de la caravane et les ânes. Les moutons étaient beaucoup plus nombreux au départ, mais il en avait été mangé une grande partie en route.

Bien que la retraite de la harka n'eût pas été inquiétée, les Touareg l'avaient cependant poursuivie. Tous les campements des Taïtok, des Kêl-Rhêla, des Kêl-Ahammell et une partie des Iboguelan se trouvaient dans un rayon de un à deux jours au sud d'Inghebire. Quatre ou cinq cents mehara se réunirent rapidement, et se dirigèrent vers le théâtre du combat de Tirhedjert. Là seulement, ils retrouvèrent les traces de la harka, celle du parti qui s'était avancé jusqu'à Inghebire ayant été effacée par un violent coup de vent. Ils n'avaient, d'ailleurs, pas suivi cette piste, qui était restée à leur droite et assez loin.

Les traces de Tirhedjert étaient déjà vieilles de six à sept jours au moment de leur arrivée ; les Touareg

supposèrent naturellement que la harka s'était enfuie rapidement, et conclurent qu'ils pourraient difficilement les rejoindre. D'autre part, ils ne savaient pas au juste à qui ils auraient à faire, la présence de seize chevaux ne leur permettant pas de croire que les Medaganat étaient les auteurs du coup de main. Ils admirent donc assez facilement l'hypothèse émise à ce sujet par un Chambi, El-Madani, qui, campé avec eux, les avait accompagnés.

Cet indigène avait reconnu les traces de plusieurs mehara du rezzou qu'il connaissait. Il entreprit donc, pour soustraire ses compatriotes à la vengeance des Touareg, de démontrer à ceux-ci qu'ils avaient affaire à une avant-garde, aux chouaf de Si Kaddour ben Hamza, auquel on prêtait depuis longtemps l'intention de venir razzier au Ahaggar avec ses Zoua et les goums des Béraber, des Doui-Ménia et des autres tribus de l'oued Guir. Comme, somme toute, il n'y avait là rien d'impossible, les Touareg n'allèrent pas plus loin, et revinrent à leurs campements, où le vieux Targui, qui avait emmené son compagnon blessé, venait d'arriver. Ils apprirent alors ce qui en était réellement, mais trop tard pour reprendre la poursuite.

LE CHATELIER.

(A suivre.)

